VOYAGE NATIONAL DE MIRABEAU CADET.

1790.

VOYAGE NATIONAL DE MIRABEAU CADET.

PREMIERE PARTIE:

Contenant son voyage de Paris à Perpignan par Fontainebleau, Joigny, Vermanton, Lyon; rédigé dans la maison commune de Castelnaudary, où l'on avoit bien voulu lui donner un logement en passant à son retour (1).

J'AI promis à mes amis, en partant de Paris, le récit exact & circonstancié de mon voyage. Je ne m'attendois assurément pas qu'il me fourniroit autant d'épisodes; mais comme j'en ai tenu note, & que ma détention me laisse aujourd'hui le temps de réunir ces matériaux, je m'apperçois que si je n'ai pas précisément de quoi faire un voyage *sentimental*, j'ai du moins tout ce qu'il me faut pour donner au public un très-beau voyage *national*. C'est un genre neuf,

(1) Cet opuscule a été trouvé à l'entrée de l'assemblée nationale, & n'étoit, selon les apparences, pas destiné à l'impression; l'éditeur n'a pas cru devoir y rien changer.

dans lequel je n'aurai pour rivaux ni les *Stern*, ni même les Bachaumont, les Chapelle, & les Le Franc. Il en eſt un autre où je pourrois paroître imitateur; c'eſt celui de *folles par amour*, qui ont donné tant & de ſi grandes réputations à tant de ſi petits talens littéraires, que je puis auſſi prétendre à me faire un nom dans la littérature par ce moyen, qui n'eſt pas encore uſé. C'eſt d'après ce calcul que j'avois réſolu d'intituler mon voyage : *La France folle par amour pour la nouvelle conſtitution ;* & ce titre eût été d'autant plus piquant, que comme nos anciens paladins faiſoient jurer aux paſſans malencontreux que leur maîtreſſe, qui n'étoit pas connue d'eux, étoit la plus belle des femmes, nos légiſlateurs ont fait jurer à la nation que cette conſtitution, qui n'étoit encore qu'ébauchée, & qu'elle ne connoiſſoit pas, étoit la plus belle des conſtitutions. Rien aſſurément ne conſtate mieux la folie que j'aurois pu dénoncer; mais j'ai cru qu'il valoit mieux entreprendre moins, pour ne pas courir les riſques d'être au deſſous de mon ſujet.

Je ſuis parti de Paris le 2 juin à ſept heures du matin, dans le plus mauvais cabriolet qui jamais ait cahoté un malheureux mortel.

Un de mes compagnons de voyage m'avoit fort vanté ſa commodité & ſa douceur, & je

l'avois cru ſur parole. Ce cabriolet, deſtiné à un ſeul voyageur, en contenoit deux, & j'ai le malheur de remplir trop bien ma place, pour pouvoir la partager. On peut donc s'imaginer le ſupplice auquel j'étois réſervé, en me voyant déterminé à entreprendre un voyage de 222 lieues, renfermé dans le fond d'une mauvaiſe cariole, ſans pouvoir reſpirer, parce que mon compagnon d'infortune, qui ſe trouvoit placé devant moi, interceptoit l'air. Il fallut ſe réſigner, & ne pas perdre ma gaîté, qui ſeule me ſoutient, & me tiendra, j'eſpere, auſſi fidele compagnie que mon honneur.

J'aurois dû, avant de parler de mon voyage, en développer les motifs; mais ce développement appartient aux événemens eux-mêmes: il ſuffit de dire que j'avois paſſe-port en regle de l'auguſte aſſemblée nationale, de laquelle j'ai l'honneur d'être membre; que j'étois porteur des ordres du roi pour le rétabliſſement de la ſubordination dans mon régiment, qui avoit renvoyé des officiers, dégradé & remplacé un adjudant; que mes amis avoient voulu me diſſuader de mon voyage, mais que mon honneur, & l'idée de mon devoir m'avoient fait perſiſter dans ma réſolution. Il n'y auroit rien de bien gai, ni de bien intéreſſant à préſenter au lecteur les motifs de l'eſ-

poir qui m'animoit ; il eſt néceſſaire qu'il ſache ſeulement qu'on s'imagine difficilement avoir perdu, dans une année d'abſence, la confiance d'un corps qu'on commande depuis dix ans, qu'on a mené à la guerre, à la tête duquel on a été bleſſé, auquel on a fait tout le bien qu'on a pu, jamais de mal, & ſur lequel on avoit un crédit ſans bornes : d'autres y ſeroient trompés. N'anticipons pas ſur les faits ; ma première courſe eſt ſans contredit la plus fertile en ce genre, le retour en eſt un moment ſuſpendu, & c'eſt cette ſuſpenſion même qui me laiſſe le temps de travailler à la rédaction de la premiere partie de mon voyage, quoique j'euſſe remis ce travail à mon arrivée à Paris ; je déſire que la ſeconde partie, c'eſt-à-dire, ce qui ſe paſſera, à dater de ce jour, ſoit moins fertile en événemens, le lecteur dût-il en murmurer.

Me voilà donc encagé, & ſuivant la route de Lyon : Un de mes compagnons de voyage couroit devant la voiture ; j'étois livré à mes réflexions, & le commencement de la forêt de Fontainebleau ſeul put m'en tirer un moment. Les bois entretiennent, dit-on, la rêverie, mais ceux-là me rémémoroient des ſouvenirs puiſſans ſur mon cœur. L'une des demeures de mon roi avoit pour moi un attrait d'autant

plus réel, que j'avois ouï dire que c'étoit le ſeul où on eût ménagé ſes plaiſirs. J'interrogeai le poſtillon, qui me dit qu'effectivement les habitans de Fontainebleau eux-mêmes avoient ſervi de gardes & expulſé les brigands étrangers qui étoient venus dans l'intention de dévaſter la forêt. Il m'aſſura que les bois, ni le gibier n'avoient ſouffert aucune dégradation. Je tournai les yeux vers le ciel, & je dis : Il eſt donc ailleurs que là un lieu où l'on connoît le prix des vertus ! Les larmes inonderent mon viſage, & je réſolus de m'arrêter un moment à Fontainebleau, pour me faire confirmer les intéreſſans détails que je tenois du poſtillon. Mon attente ne fut pas trompée, on me répéta les mêmes choſes, & on m'aſſura que toute la garde nationale de la ville étoit prête à répandre juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour garder les poſſeſſions du meilleur des rois. Je formai dès lors des vœux pour que Fontainebleau fût la maiſon de plaiſance choiſie par Louis XVI pour ſa réſidence la plus ordinaire ; & ſi mon déſir eût eu beſoin d'un puiſſant véhicule, je l'aurois cherché dans la comparaiſon de la conduite des habitans de Verſailles avec celle des habitans de Fontainebleau.

J'avois rencontré un capitaine & un ſous-

lieutenant de mon régiment : renfort de moyens & de bonne compagnie. Je me déterminai à continuer ma route avec eux ; elle ne m'offrit jusqu'au soir rien qui puisse trouver place ici, que l'éminence isolée de M. le cardinal de Loménie, que je rencontrai à pied à une demi-lieue de Sens. Je ne l'avois pas vu depuis le moment de sa toute-puissance, & la vîtesse de ma course ne me permit pas de calculer l'effet qu'avoit pu faire sur son maintien & sur sa physionomie la différence des circonstances, si bien prévues par lui, selon son discours lors de la prestation de son serment civique.

En arrivant à Joigny, j'entendis du canon : je demandai à mon postillon ce que c'étoit ; il me répondit que deux ou trois mille soldats nationaux campoient sous les murs de Joigny ; qu'ils venoient d'Auxerre, où s'étoit fait la veille une fédération de toutes les gardes nationales du département ; que le soir il devoit y avoir un très-grand souper en plein air, & un bal. Le spectacle d'une nation devenue tout d'un coup libre, guerriere, contente & heureuse de l'avenir, lors même qu'elle souffre du présent, a des charmes. Je jouis donc de chaque boîte, coup de canon, & cri de joie pendant mon souper, après lequel je fus retardé,

parce qu'il n'y avoit point de chevaux à la poſte ; au moment où le ſouper national dont nous avions la perſpective, parce que la riviere étoit entre la ſcene & les ſpectateurs, étoit prêt à finir, il ſurvint un orage affreux, qui dérangea les projets de bal : l'armée ſe ſauva dans les maiſons ; les canons firent long feu, & les poſtillons, qui ſans doute prétextoient le défaut de chevaux, pour ne pas manquer la fête, attelerent nos voitures.

On nous dit à Auxerre que ſi nous fuſſions arrivés la veille, nous euſſions été témoins du plus brillant ſpectacle ; nous n'eûmes pas de peine à le croire : dix mille ſoldats nationaux y avoient attiré cinquante mille ſpectateurs. On voyoit encore les reſtes de cette fête militaire ; des guirlandes de fleurs fanées ; des autels ; des victimes, ſans s'en douter ; des rubans tricolores ; des voitures attelées & prêtes à partir ; des adieux touchans ; le coche d'Auxerre, ſi renommé au port Saint-Paul, levant l'ancre, pour reporter à Paris la foule de patriotes ébahis qui étoient venus honorer de leur préſence ce beau jour ; tout atteſtoit le civiſme des Bourguignons.

Nous en eûmes bientôt une preuve plus éclatante à Vermanthon. Ceux qui connoiſſent cette petite ville, ſavent qu'on y deſcend

par un chemin extrêmement escarpé, & qu'on voit du haut de la montagne tout ce qui se passe dans la ville. Nous aperçumes de ce point une troupe nombreuse qui sembloit garder le pont par lequel on entre; je ne pouvois expliquer cette disposition guerriere. A notre arrivée, nous comprîmes que cette troupe étoit celle du lieu & des villages circonvoisins, qui revenoient de la fédération, & buvoient le vin de séparation. Ces messieurs aperçurent des uniformes dans les voitures, & sur le champ les arrêterent & vinrent offrir des biscuits, du vin, & porter la santé de la nation à leurs camarades (c'est la dénomination qu'il voulurent bien nous donner): quoiqu'enfoncé dans la voiture, j'aurois eu de la peine à me rendre imperceptible, & on profita d'une petite lucarne que j'avois à ma droite, pour me proposer de prendre part à la libation. Je m'y prêtai de bonne grace : *Vive la nation, vive la garde nationale de Vermanthon !* tels furent les cris au bruit desquels nous vidâmes nos verres. Le commandant de la troupe, qui vint pour trinquer avec moi, me reconnut, & cria : C'est M. de M. . . . . Aussi-tôt les échos répéterent : Vive le comte de M. . . . ! En pareil cas, on ne connoît que lui dans la famille. Je crus devoir avertir

que je n'étois pas le comte, mais le vicomte, leur obſervant qu'il étoit bon de connoître les gens avec qui l'on buvoit. Quelques perſonnes dirent, c'eſt l'ariſtocrate ; cela appaiſa un peu les cris de joie. Le commandant s'approcha de moi, & me dit qu'il avoit été député extraordinaire ; qu'il ſavoit bien que nous n'étions pas de même opinion, & me préſentant un ſecond verre, il me dit : *Changez d'opinion, ſi vous m'en croyez.* Cette interpellation me mit dans le cas de prendre la parole, & je dis : *Meſſieurs, puiſque vous connoiſſez le vicomte de M. . . . . vous connoiſſez auſſi ſa ſtabilité dans ſes principes & dans ſes opinions ; la conviction ſeule qu'ils ſont mauvais peut l'en faire changer, & je doute que vous ayez la prétention de le lui prouver.* Les perſonnes les plus à portée de moi, dirent : *Il a raiſon* ; les autres le répéterent : on cria vive le vicomte de M. . . . ! Les drapeaux me ſaluerent, on fit une décharge de mouſqueterie ; & on me combla, en partant, de bénédictions. De mauvais plaiſans dirent que j'avois ariſtocratiſé la ville.

Je ne m'arrêtai la nuit qu'à Arnay-le-Duc, où je ſoupai & reſtai juſqu'au jour. Je fus réveillé par le bruit de la générale. Soumis depuis vingt ans de ma vie à ce ſignal

des grands événemens militaires, je crus que le feu étoit dans la ville, & je me préparois à aller offrir mes fecours, lorfque le maître de la maifon m'affura que c'étoit feulement pour avertir de balayer les rues, parce que ce jour étoit celui de la fête-Dieu. Je trouvai que tout s'étoit ennobli fous le regne de la nation ; ce que faifoit autrefois une fonnette fêlée & un vieillard, eft aujourd'hui exécuté par un fignal de guerre.

Je trouvai par-tout des préparatifs pour les proceffions du jour ; par-tout les poftillons quitterent leurs guêtres pour chauffer les bottes fortes; des troupes de toutes couleurs ; des foldats de tout âge, de toute taille, fe préparoient à efcorter la divinité, & à la remercier de ce qu'au milieu des calamités, inféparables fans doute d'une grande révolution & fi proprement appelées *les puftules de la liberté* qui accablent ce malheureux royaume, il nous envoie cette année les apparences de la plus belle recolte : c'eft une compenfation due à fa juftice diftributive ; mais fi, comme beaucoup de gens le prétendent, on travaille à dénigrer fon culte, il fuit bien les préceptes de l'évangile qu'il nous a donné ; il rend affurément le bien pour le mal : gloire lui foit rendue !

Je m'arrêtai pour dîner à Tournus. Je me rappelai que c'étoit le lieu où, l'année précédente, on avoit exécuté, ſans jugement, une grande quantité d'incendiaires. Je queſtionnai le maître de l'auberge, qui, occupé à préparer un dîner deſtiné à la nation beaujoloiſe, raſſemblée vis-à-vis de chez lui dans un des domaines nationaux, jadis couvent des Récollets, ne put me ſatisfaire, & me renvoya aux ſervantes, qui répondirent fort pertinemment à mes queſtions; elles ne m'apprirent cependant que ce que je ſavois, excepté toutefois le nom de l'avocat de campagne qui avoit cauſé cette inſurrection, & qui s'appeloit Badier, avocat à Biret, lequel avoit ſubi le ſort des autres, après avoir eu préalablement le poing coupé. Je m'écriai: *Grand Dieu! tes jugemens ſont remplis d'équité.* Mais cependant ſi ce monſieur, au lieu d'aller lui-même conduire ces brigands, s'étoit contenté de leur écrire, de les exciter, de les diriger, de les défendre en cas de malheur, & de les appeler *la nation*, il vivroit & ſeroit peut-être couvert de gloire: il n'y a qu'heur & malheur dans le monde; & me voilà apitoyé ſur le ſort de M. Badier. Une émanation de la nation un peu ivre détourna plus gaîment mon attention; ils m'amenoient un

frere récollet qu'ils avoient soûlé à ce repas, qui étoit encore un retour de fédération. Ce bon pere me demanda la charité, que je lui fis, en lui faisant observer que ce n'étoit sûrement pas pour boire qu'il quêtoit.

Remontés en voiture, nous aperçûmes les ruines des châteaux de Malfontaine & de Senozan, & je m'écriai : Ces jardins anglois sont encore peut-être de l'invention du propriétaire de celui de Mouceau, & je gémis & je détournai les yeux; l'aspect de la Saône étoit moins affligeant.

Changeant de chevaux à Mâcon, je trouvai M. de M. . . . . capitaine des chasseurs au régiment d'Alsace, que je croyois bien loin, puisqu'il étoit venu me voir plus de dix jours auparavant, me disant qu'il partoit pour l'Italie & pour Malte. Je causai un moment avec lui des nouvelles de la capitale, & me remis en route pour Lyon, où j'arrivai à minuit.

Il fallut exhiber passe-port, subir examen, & attendre un heure avant d'avoir la liberté de gagner l'auberge du Palais Royal, où je me jetai sur un lit.

Mes compagnons de voyage voulurent bien s'occuper d'aller me chercher une voiture, celle dans laquelle j'avois voyagé jus-

ques-là ne pouvant pas faire deux postes de plus. Mon intention étoit de m'embarquer sur le Rhône, pour me rendre au Pont-Saint-Esprit. On me chercha un patron, on me trouva une énorme berline, & après avoir appris toutes les particularités du camp de fédération qui avoit eu lieu sous les murs de Lyon, & qui duroit même encore en partie; après avoir admiré l'ardeur imitative des Lyonnois, qui, deux jours auparavant, avoient, à l'instar des habitans de la ci-devant *bonne* ville de Paris, pendu un prétendu voleur de mouchoirs, exécution dont, par un raffinement admirable, les femmes s'étoient chargées, après, dis-je, nous être mis au fait des nouvelles du jour, nous nous embarquâmes aux avenues de Perrache, sous les auspices du patron Guillaume & de son fils, à qui nous dîmes comme César : Tu portes M. . . . . . cadet & sa fortune.

Nous voilà donc livrés aux caprices d'un autre élément; nous avions bon vent & rameurs vigoureux, on fait beaucoup de chemin avec ces avantages; nous ne nous arrêtâmes qu'à Condrieux, où nos patrons devoient prendre une voile & voir leur famille. En y arrivant, nous trouvâmes un grand tumulte; des cris confus de vive les mar-

feillois, vive Lyon, nous apprirent, à l'aide de l'explication de nos patrons, que les députés de la ville de Marseille à la fédération avoient frété un coche, & qu'ils couchoient à Condrieux. Nous étions déterminés à voyager la nuit, & par conséquent nous engageâmes nos patrons à accélérer leurs affaires, & nous dépêchâmes, pour avoir de quoi vivre, un domestique que j'avois pris à Lyon, & qui mérite un article particulier ; je ne sais pourquoi je l'avois oublié. Cette digression détruira la monotonie du voyage par eau douce, qui n'a jamais produit (le Voyage de Saint-Cloud par terre & par mer excepté) un opuscule agréable ; toujours est-il qu'à l'exemple des héros du voyage que je viens de citer, nous ne voulûmes pas nous embarquer sans biscuits. Mais la *nation marseilloise* avoit tout accaparé ; beaucoup de gigots, de volailles garnissoient les broches des deux seules auberges destinées à alimenter les voyageurs ; mais c'étoit un ogre que cette nation marseilloise, tout étoit pour elle ; nous ne pûmes obtenir que quelques livres de pain, & nous nous en consolâmes en faisant ample provision de vins de Condrieux, Côte-rôtie, Château grillé, &c.

Nous remîmes à la voile. Il faisoit extrêmement

mement noir, & ne pouvant retracer aux lecteurs les objets que nous ne vîmes pas, je vais leur parler de mon valet de nouvelle acquisition. J'avois senti à Lyon la nécessité d'en avoir un en route ; j'en demandai à l'hôte de l'auberge dans laquelle j'étois logé. Il m'en présenta plusieurs. Les uns étoient d'une grande élégance, &, vu l'égalité prononcée, je ne me crus pas en état de soutenir la comparaison ; d'autres savoient tout, même raison d'exclusion. Humble au milieu de tant de gens superbes, le modeste Jacques avoit le maintien de la modestie embarrassée, le sourire de la bêtise, & le front de la bonhomie. Je l'interrogeai ; sa faconde étoit exactement à l'unisson de sa physionomie. Je me dis sur le champ, celui-ci ne sera assurément ni espion, ni raisonneur, ni homme d'esprit ; c'est celui qu'il me faut. Je lui demandai s'il savoit courir la poste. Il me dit qu'oui. Il n'en avoit assurément pas la mine, & l'on verra qu'il n'en avoit pas plus le jeu. Interrogé où étoient ses hardes, il me montra un chausson. Rien ne ressembloit mieux à ma garde-robe composée de six chemises & autant de cols, les mouchoirs oubliés. Jacques fut *élu*, & les *appelés* se retirerent fort étonnés, & riant de mon choix judicieux.

Mes compagnons de voyage vouloient que je l'appellaſſe Jannot ; mais comme j'avois plus de reſpect pour les romanciers anglois que pour le théâtre des variétés, je le nommai Patridge. Il fut le nouveau compagnon de voyage que nous nous aſſociâmes ; il fit ſon apprentiſſage en ramant, & fut mouillé juſqu'aux os ; car la pluie nous accompagna depuis Condrieux juſqu'aux Sablons, où il plut à nos patrons d'aborder, ne pouvant plus conduire la barque à cauſe de l'obſcurité de la nuit & de la tempête : ce qui me déplaiſoit d'autant plus, que l'aſſemblée nationale m'a habitué à cheminer contre le vent.

Endormis dans notre voiture qui étoit ſpacieuſe, nous attendîmes le jour, à l'aide duquel nous mîmes à la voile. Le vent devint extrêmement violent, & nous fûmes contraints d'aborder pluſieurs fois. A la derniere, le vent étoit ſi fort, que nos patrons refuſerent abſolument de nous rembarquer juſqu'à ce qu'il fût appaiſé. Nous étions ſur une iſle ; nous entrâmes dans un mauvaiſe auberge où nous commandâmes des omelettes. L'un de mes compagnons de voyage, pilote du pays où il eſt né, paſſa un bras de la riviere, alla juſqu'au château, d'où il nous

amena le ci-devant ſeigneur, aujourd'hui propriétaire de cette iſle ; il s'étoit fait accompagner de quelques bouteilles d'excellent vin, & il fut parfaitement reçu. Nous causâmes du pays, de la ville de Viviers, peu éloignée, & qu'il habite une partie de l'année, des affaires du temps (car on ne peut oublier cet article), & finalement de la tempête ; elle s'appaiſoit ; nous nous mîmes en devoir de repartir, & M. de L. . . T. . ., notre nouvelle connoiſſance, s'embarqua avec nous juſqu'au bourg Saint-Andiol, où nous avions formé le projet d'attendre notre dauphinois, qui avoit été revoir pour une demi-heure ſes penates. A peine notre barque étoit-elle à flot, que ce Monſieur, devenu notre *Cicerone*, nous montra deux belles iſles nationales. L'une appartenoit au ci-devant chapitre de Viviers, & l'autre aux ci-devant Viſitandines du bourg Saint-Andiol. Me trouvant au milieu de tant de biens nationaux, je fus tenté, en ma qualité de membre de l'aſſemblée, de lui repréſenter, par une adreſſe, qu'ayant beaucoup de conformité dans la ſtructure avec le défunt Sancho Pança, j'avois le droit, ainſi que lui, de prétendre au gouvernement d'une iſle, & de lui demander le don de l'une de celles qui étoient

à sa disposition & à ma commodité. Tout en bâtissant mes châteaux en Espagne, ce qui vaut infiniment mieux que de les bâtir en France, car on ne les y brûle pas, nous arrivâmes au bourg Saint-Andiol. Un ami en fait connoître d'autres. On nous proposa de descendre & d'aller promener dans un jardin qu'un vieux militaire, chevalier de S. Louis, s'est plu à enjoliver. Il a fait les campagnes de l'Inde sous M. de Suffren, & a représenté ses combats sur tous les points de vûe de ses alliés. Il se plaint des ministres comme presque tous les vieux militaires; dans vingt ans ce sera la nation qu'on calomniera. Ainsi va le monde.

La nuit arrivoit, mon patron prétendoit ne pouvoir passer de nuit le Charibde & Sylla du Rhône, le Pont Saint-Esprit. Je me rembarquai, remerciant les Andiolois de leurs honnêtetés, remarquant avec plaisir que douze pieces de canon prises par eux sur l'amiral de Coligny, après la bataille de Montcontour, étoient devenues des pieces nationales, & n'en avoient que plus d'éclat. Et j'encourageai mon patron, qui me répétoit, en bégayant, parce qu'il étoit ivre, que c'étoit un passage dangereux que celui du S. Esprit.

Nous partîmes avec les vœux de nos nou-

velles connoiſſances, & en une heure nous paſſâmes le détroit de l'arche Saint-Nicolas ; ainſi s'appelle celle que nos patrons adopterent. Mon camarade de voyage, que j'avois inutilement attendu au bourg, vint me joindre. Je m'étois couché pour quelques heures en l'attendant, & je m'étois encore trouvé nez à nez avec la nation marſeilloiſe, les boîtes, les cris de joie, & les gens ivres.

Je partis à la pointe du jour, & ne m'arrêtai qu'à Montpellier, où je voulois manger un morceau : aucune auberge ne voulut nous recevoir. La nation languedocienne venoit de mettre à la raiſon le village de Gignac, où il y avoit eu bataille; elle étoit répandue dans les cabarets, où elle oublioit les fatigues de la campagne. Il y avoit d'ailleurs une grande & belle proceſſion, &, brochant ſur tout, l'aſſemblée de département, qui avoit retenu tout ce qui étoit mangeable dans la ville de Montpellier. La maîtreſſe de poſte, l'une des femmes les plus honnêtes que j'aie rencontrées, nous donna ce qu'elle avoit pour ſon ſouper, car nous mourions de faim. J'envoyai avertir deux Officiers de mon régiment, que je ſavois à Montpellier. Je les engageai à me ſuivre, &, ſemblables aux dif-

ciples obéissans, ils prirent leur sac & se mirent en route.

Je poursuivis la mienne jusqu'à Narbonne, où je dînai. Un perruquier auquel, selon ma coutume, je demandai les nouvelles de la ville; me raconta la merveilleuse réception qui avoit été faite par l'assemblée nationale au major de la garde nationale de Narbonne. Les Languedociens, comme les Gascons, sont amis de l'hyperbole: tout ce qu'il me dit, comparé avec ce que j'avois vu, car j'étois à Paris & à l'assemblée le jour de cette réception, ne laissa pas de me donner une très-haute idée de la véracité des nouvellistes de Narbonne. Je partis à midi pour Perpignan, où j'arrivai à six heures. Je débarquai à l'hôtel des ambassadeurs, entouré de soldats qui crioient: *vive notre pere!* ce qui sembloit me présager une heureuse réussite; mais j'aurois dû me souvenir que l'intrigue & la haîne me suivoient & galopoient après moi.

Rien de moins plaisant que tout ce qui s'est passé pendant mon séjour à Perpignan. Je renverrai aux détails que j'en ai rendus publics; le genre de ce voyage ne peut comporter une épisode aussi sérieuse. Il suffit de dire que j'éprouvai la vérité si éloquemment

préſentée en ces termes, dans l'aſſemblée nationale par un de nos meilleurs orateurs : *il n'y a qu'un pas du capitole à la roche-tarpéienne.* J'ai été viſité, fêté, complimenté, exalté, ſérénadé pendant deux jours, menacé, inſulté pendant trois autres, & pourſuivi enſuite, lorſque je ne fuyois pas, avec un acharnement dont il eſt difficile de citer un autre exemple. Il ſuffit d'établir ici, pour lier les faits, qu'après avoir épuiſé tous les moyens que les circonſtances & mon imagination purent m'offrir pour rétablir l'ordre, réduit à l'impoſſibilité démontrée de faire le bien, voyant les ordres du roi méconnus, & après avoir prouvé de mon mieux que je mépriſois les rebelles & ne redoutois pas les aſſaſſins, je partis le dimanche matin à ſix heures, dans le même équipage & avec le même cortége qui m'avoit accompagné.

J'emportois les cravates des drapeaux de mon régiment ; j'allois les dépoſer aux pieds du roi ; j'étois heureux, je ne croyois compromettre que moi, & cette conſidération m'a toujours paru bien peu importante lorſque mon devoir a parlé. Je ne m'attendois aſſurément pas que ces cravates enlevées fourniroient matiere à un poëme épique, moins intéreſſant ſans doute que celui de la boucle enle-

vée, célébrée par l'illuſtre Pope, mais auquel ce ſujet, qui ſe trouve lié à des circonſtances majeures, peut prêter encore un grand intérêt.

Il s'en fallut peu que ne fuſſe arrêté à deux lieues de Perpignan, dans le village de Rivezalt; l'avant-train de ma voiture ſe détacha; mais le dommage fut aiſément réparé, & je continuai ma route, convaincu qu'un malheur auquel on échappe eſt un préſage de bonheur pour l'avenir. J'ignorois que l'orage ſe formoit derriere moi; mes compagnons de voyage n'avoient point connoiſſance de mon prétendu larcin, & je ne leur en fis part qu'à quelque diſtance du point de départ. Ils prévirent ce qui eſt arrivé, & nous en faiſions à chaque inſtant des plaiſanteries; chaque homme à cheval étoit une avant-garde de cavalerie, chaque poſition un peu militaire devenoit un moyen de réſiſtance dont nous combinions les reſſources. Je rencontrai un jeune officier qui alloit rejoindre; je lui fis rebrouſſer chemin, & nous regardâmes ſa compagnie comme un nouveau renfort. J'en rencontrai ſucceſſivement trois ou quatre; mais je les laiſſai aller, ne voulant pas voyager en grande troupe.

Nous eûmes preſque toute la journée de

la pluie, & lorſque nous arrivâmes à Carcaſſonne, il s'éleva un orage très-violent. Nouveau Moïſe, j'eſpérois que les torrens s'ouvriroient devant moi, & offriroient, en ſe refermant, un obſtacle inſurmontable aux Egyptiens qui entreprendroient de me pourſuivre. Nous arrivames à une heure & demie après minuit à Caſtelnaudary, où l'un de nos couriers nous avoit fait préparer à ſouper à l'hôtel Notre-Dame. Après ſouper nous demandâmes nos chevaux pour quatre heures, & nous nous jetâmes tout habillés ſur des lits. Vers trois heures & demie un de mes compagnons de voyage me réveille en ſurſaut, & me dit que la maiſon eſt inveſtie, que la milice nationale prend les armes, & que la municipalité arrive chez moi. Penſant encore aux plaiſanteries de la veille, je le prends par le bras & lui dis : *J'ai envie de vous répondre ce que Bayard, en pareil cas, répondit à Nemours ; ſi vous m'euſſiez trouvé foible, c'étoit fait de vous : n'éprouvez jamais l'ame d'un homme d'honneur.* Il m'aſſura que ce n'étoit point une plaiſanterie, & effectivement je vis ma porte aſſiégée de gens armés & ma chambre remplie d'écharpes municipales. Je préſentai mon paſſe-port de l'aſſemblée, & une lettre de la municipalité de Per-

pignan ; on me répondit que tout cela étoit antérieur à ce qu'on demandoit de moi ; & l'on me remit en même temps une lettre de M. le marquis d'Aguilar, maire de Perpignan, & une réquisition de la municipalité de Perpignan, relative aux cravates. Il feroit trop long de raconter tout ce qui se passa depuis cet instant jusqu'à une heure après midi, heure à laquelle on me conduisit à la maison commune. Il suffit de représenter le tableau d'un peuple excité par quelques honnêtes émissaires de mon régiment, & qui veut me fusiller, qui crie sous mes fenêtres ; une municipalité qui voudroit se débarrasser de moi & me faire partir ; une légion qui ne le veut pas, & qui oppose la force à l'autorité ; un greffier qui écrit sous ma dictée un procès verbal ; quelques individus de mon régiment rebelle, qui n'osent me regarder en face, parce que le crime ne peut supporter le regard de l'innocence & de la fermeté ; des compagnons de voyage à qui je rappelle le mot du comte de Soissons au sire de Joinville, à la journée de la Massoure en Egypte, sous S. Louis : *Ceci est chaud, sénéchal, mais par la chevredieu, nous deviserons encore, vous & moi, en chambre devant les dames, de cette journée* ; une indécision dans toutes

les têtes qui ordonnoient, une grande insubordination dans les bras qui étoient chargés d'excuter; un soi-disant député, soi-disant négociant, soi-disant patriote de Perpignan, échauffant les esprits, annonçant un massacre occasionné par moi, dans les même termes dont les pamphlets de la capitale ont été les échos. Il suffit de dire, que lorsqu'il fut décidé que je demeurerois à Castelnaudary jusqu'à ce qu'on eût reçu une réponse de l'assemblée nationale, on me dit qu'il falloit me rendre à la maison commune. Je faisois quelques objections, lorsque plusieurs voix s'écrierent : *la légion le veut*, c'est-à-dire, la force armée. Je me résignai, on attela des chevaux à ma voiture, je traversai presque toute la ville accompagné de M. le maire & d'un légionnaire agréable au peuple, & choisi par la municipalité. Une foule immense bordoit la haie dans les rues, & j'étois escorté de la légion, dont un détachement se préparoit à reporter en triomphe à Perpignan les cravates remises par moi à la premiere réquisition de M. le Maire. C'étoit assurément un superbe projet, un peu dispendieux, mais extrêmement noble. Le courier qu'on eût chargé de cette dépêche & qui étoit déjà à cheval, eût rencontré dans sa route des ennemis de la constitution,

qui, convaincus que les lambeaux des cravates du réginent de Tourraine étoient les moyens les plus sûrs d'opérer une contre-révolution, l'auroient dévalisé.

Mais revenons à la marche triomphante de la municipalité de Castelnaudary, traînant captif l'un des douze cents rois de la France; jamais les honneurs du triomphe chez les Romains n'eurent le même éclat. J'ose espérer que les fastes de la capitale du Lauragais feront mention de cette grande journée qui fera oublier celle du 1[er] juillet 1637, jour où le duc de Montmorency fut conduit prisonnier dans cette même ville; & ce sera une nouvelle conséquence du principe incontestable, *depuis six mois* professé par nos *jeunes* législateurs, *que les bonnes actions valent mieux que les belles*; car ceci prouvera qu'il est infiniment plus louable d'emprisonner un royaliste désarmé, que de combattre, vaincre, & punir un rebelle armé.

Me voici rendu à la maison commune. Une salle spacieuse, destinée aux assemblées de la municipalité, me fut donnée pour logement; on établit deux sentinelles à ma porte, qui resta ouverte; un des officiers municipaux m'invita à me mettre à la fenêtre, & à admirer la vue, qui effectivement est une des plus bel-

les du royaume; il me désigna le lieu où fut pris le duc de Montmorency. Je le suppliai de ne pas troubler la jouissance qu'il venoit de me procurer. Il parut étonné, & je m'expliquai ainsi : *Quoi, monsieur, vous me rappelez une époque à laquelle un duc d'Orléans combattoit contre son roi; un Montmorency suivoit ses enseignes rebelles : le prince lâche abandonna ses amis. Ces événemens n'arrivent heureusement qu'une fois tous les deux siecles; mais il est douloureux de se les rappeler dans cette circonstance.* L'officier municipal m'abandonna à mes réflexions. Un moment après, on vint me dire que quatre cents soldats de mon régiment étoient en marche pour venir me chercher. Ce bruit, qui avoit déjà couru au moment de mon arrestation, prit une grande consistance, & la municipalité m'en parut effrayée, malgré l'assurance que lui donnoient les légionnaires de me défendre jusqu'à la derniere goutte de leur sang, & celle que je m'empressai de leur donner que je ne laisserois pas égorger des citoyens pour ma défense.

Les Municipaux dépêcherent des courriers à Carcassonne, à Narbonne, & à Perpignan, pour inviter les municipalités de ces villes à

arrêter la marche de ce détachement si redouté.

Il seroit extrêmement long & monotone de retracer ici les anxiétés dans lesquelles fut toute la ville, jusqu'au moment du retour des couriers, qui assurerent qu'on s'opposeroit à la marche de cette soldatesque effrénée: quant à moi, j'attendois patiemment qu'on eût établi dans mon nouveau logement un lit qui me devenoit nécessaire; car j'étois extraordinairement fatigué. On doit se rappeler que, depuis plusieurs jours, mon sommeil avoit été souvent interrompu; mais on venoit de décider que la chambre où j'étois ne pouvoit me convenir pour la nuit; les fenêtres de la salle inférieure étoient grillées, & il fut résolu que mon lit y seroit établi. J'offris à la municipalité ma parole de ne tenter aucun moyen d'évasion; mais elle ne put ou ne voulut pas se payer de cette monnoie, qui venoit d'être déclarée nulle au sein de l'assemblée nationale, sur la motion de M. Roéderer mon collegue, & qu'elle a cru pouvoir remplacer par des assignats forcés; ce qui n'est pas si noble sans doute, mais bien plus sûr, & plus à la portée de tout le monde.

Je fus donc transféré dans la salle basse,

recevant des excuses de la municipalité, qui m'assuroit qu'elle n'étoit pas la maîtresse; ce que je savois déjà, & des officiers légionnaires, qui étoient dans le même cas. Je m'étois occupé d'écrire à l'assemblée nationale & à ma sœur : on fit partir un courier pour porter mes dépêches & celles de la municipalité, & je crus qu'il étoit temps de prendre quelque repos. J'espérois que, graces aux barreaux des fenêtres & aux soixante hommes qui gardoient les avenues, on voudroit bien me permettre de prendre quelque repos; mais je comptois sans mes hôtes: ma garde venoit de changer; une compagnie presque entierement composée de paysans avoit remplacé celle à qui ma garde avoit d'abord été confiée. Ces gens, étonnés de se trouver militaires, & gardiens d'un colonel aristocrate, bardé de trois croix, voulant justifier leur vocation pour le nouvel état que la liberté leur a fait embrasser, exigerent d'abord qu'on laissât la porte de mon appartement ouverte, & que les sentinelles fussent doublées. Chaque heure on les relevoit, & les caporaux de nouvelle fabrique avoient soin, à chaque mutation, de remplir toutes les conditions, qui, aux dépens de mon sommeil, devoient me prouver qu'ils étoient exacts. Je

m'accomodai, vaille que vaille, d'un assez mauvais grabat, du voisinage de mes gardiens, de leurs évolutions militaires, & de leur inspection continuelle. Je suis persuadé qu'ils ont été un peu plus surpris de la tranquillité de mon sommeil, & que s'ils ont jugé à propos de compter les palpitations de mon cœur, ils ne les ont pas trouvées plus fréquentes que de coutume. Je fus réveillé par les allans & les venans, municipaux subordonnés, & gens ayant à faire à eux, qui faisoient leurs affaires comme de coutume dans la salle où j'étois. Je m'habillai; j'étois pour tout le monde un objet de curiosité, & mon lever fut véritablement celui d'un roi. Je demandai si on pouvoit me procurer des livres; on me donna plume, encre, papier. Ecrire à mes amis, au risque de ne pouvoir leur faire parvenir mes lettres; regarder le portrait de mon fils, demander par écrit de ses nouvelles à sa mere, faire honnêteté à ceux qui m'interrogeoient, lire le moniteur & quelques journaux bien démagogues, les seuls qui parviennent avec facilité dans les provinces, pour la plus grande instruction du peuple, furent, pendant cette journée mes seules occupations. Je reçus la visite de quelques personnes, toujours escortées de deux

Officiers

officiers municipaux; je careſſai quelques enfans que la curioſité avoit amenés à ma porte; je leur donnai des bonbons, & il m'en vint bientôt une grande quantité. J'ai toujours aimé les enfans, & l'idée de mon fils, dont ces bambins me rappeloient le ſouvenir, me rendoit encore plus affectionné pour eux.

Un proverbe italien dit, qu'en careſſant l'enfant, reſpectant le vieillard, ayant de bonnes paroles à la bouche, & le bonnet à la main, on fait ce qu'on veut dans une maiſon. Cela peut s'étendre à une ville, à une nation, & cette maniere d'être me coûte d'autant moins, qu'elle eſt dans mes principes & dans mes habitudes. Je commençai donc à capter la bienveillance de mes gardiens eux-mêmes. Ceux qui ſucéderent aux payſans étoient des meſſieurs; la municipalité d'ailleurs venoit d'être raſſurée par les lettres qu'elle avoit reçues de celles de Narbonne & de Carcaſſonne, qui promettoient d'arrêter au paſſage les détachemens annoncés pour venir me réclamer: cela tranquilliſa un peu les eſprits. La ſeconde nuit fut plus calme que la premiere: on étoit un peu plus attentif à ne pas troubler mon ſommeil, & j'eus lieu d'être convaincu que j'avois un peu gagné ſur l'eſprit de mes geoliers. Le lendemain matin, grande rumeur;

j'apprends que deux bas-officiers de mon régiment ſont venus en poſte demander que je leur fuſſe livré ; qu'il vient d'y avoir un grand conſeil de MM. les municipaux ; & qu'après bien des débats, ſe croyant plus forts, au moyen de l'aſſiſtance promiſe par les autres municipalités, ils ont non ſeulement refuſé ce qu'on leur demandoit, mais ont déclaré que j'étois ſous leur ſauve-garde, & qu'ils me défendroient. Les bas-officiers repartirent ; & dans cette même journée, les gardes nationales de Revel, Soreſe & Limoux, vinrent offrir leurs ſecours à celle de Caſtelnaudary. J'eus le plaiſir, ce même jour, d'embraſſer trois officiers de mon régiment, qui joignoient, & qui me témoignerent une ſenſibilité précieuſe dans de pareils momens : mais un orage grondoit ſur ma tête. Un bruit ſourd ſe répandit, & il paſſa pour certain que 600 gentilshommes devoient venir m'enlever. Je voyois mes gardiens chuchotter, des mines s'alonger, des figures embarraſſées. J'eus bien de la peine à me faire inſtruire de ce qui cauſoit tout ce bouleverſement ; mais un de ceux qui avoient le plus de confiance en moi, voulut bien me communiquer les craintes que les citoyens de Caſtelnaudary éprouvoient. Je ris un peu ; je tâchai de lui démontrer qu'une pluie d'hom-

mes étoit un phénomene dont il n'exiſtoit pas encore d'exemple, & je commençai à le perſuader: mais le lendemain on apprit l'arreſtation de M. le comte de Lautrec à Blagnac; il paſſa dès lors pour conſtant qu'il étoit le chef du complot : d'ailleurs ce même jour on ſut que l'abbeſſe de Prouille avoit fait demander de mes nouvelles, que les bénédictins de Soreſe en avoient fait autant; & ſur le champ il parut clair que les moines & les religieuſes levoient une armée pour m'enlever: la garde fut doublée, comme de droit; mais les formes furent plus honnêtes, parce que les exécuteurs des ordres étoient mieux élevés. Quelques gentilshommes du pays vinrent pour me voir, on les refuſa. Un vieux militaire de 80 ans ne put parvenir juſqu'à moi; je ne le vis que le lendemain, lorſqu'on fut perſuadé que la marche de l'armée qui devoit m'enlever étoit incertaine; car on ne fut jamais bien convaincu que c'étoit un être de raiſon. Ce même ſoir, deux ſoldats de mon régiment, déſerteurs, profitant du délai accordé au retour volontaire, pour rejoindre, demanderent à me voir; je les reçus, leur recommandai fidélité à leurs drapeaux & à leur roi, & leur donnai de quoi pourſuivre leur route. J'avois remarqué la veille qu'une grande

quantité de pauvres se rendoient sous les fenêtres de la maison commune qui donnoit sur la campagne, espérant quelque charité de ma part. Je fis changer un écu de 6 francs en gros sous, monnoie courante du pays, & dès le lendemain je distribuai mes petites aumônes, proportionnées à mes facultés, & au calcul que je faisois de ce qu'on me laisseroit pour mon voyage. Le peuple, qui ne pouvoit se persuader qu'un aristocrate pût être charitable, dit que je cherchois à me faire des partisans; dès lors on annonça une armée de pauvres assemblés pour m'enlever. Un officier municipal eut la bonté de m'avertir qu'il falloit cesser mes aumônes, auxquelles on donnoit un motif anti-patriote. Je gardai mes sous, & gémis sur l'aveuglement d'un malheureux peuple qu'on veut priver des secours même des gens qu'on désire lui rendre odieux, & qui seuls ont soulagé sa misere dans les temps désastreux.

On commença ce même jour à me permettre de recevoir quelques visites, mais toujours en présence & sous les auspices d'un officier municipal. Quelques officiers en activité, d'autres retirés, plusieurs gentilhommes voulurent bien venir gagner les indulgences en visitant le prisonnier. Le vieux & respectable mili-

taire dont j'ai parlé voulut bien m'amener toute sa famille; j'eus encore ce jour-là une garde de paysans avec qui je causai de l'espoir que donnoit la récolte, de la culture du pays, & même des affaires du temps, avec beaucoup de circonspection, comme on peut l'imaginer. J'eus encore occasion de me convaincre de la maniere dont on abuse grossierement ces malheureux. Je leur entendois parler de M. de G....., l'un de leurs députés, & l'un des hommes les plus honnêtes que l'assemblée nationale ait dans son sein. Ils étoient tous d'accord qu'avant l'époque de sa députation M. de G..... jouissoit de l'estime générale dans sa ville, & d'une haute considération, due à sa probité & à ses vertus; mais ils le détestoient aujourd'hui, parce qu'il avoit trahi, disoient-ils, leurs intérêts. Je leur demandai une explication plus précise de ce qui avoit déterminé ce changement d'opinion? Ils me répondirent qu'il avoit voulu leur ôter leur religion, à laquelle ils étoient fort attachés, & qu'il s'étoit fait protestant. Je ne comprenois rien à cette accusation, mais à la fin on me fit comprendre qu'il s'agissoit de la protestation d'une partie de l'assemblée nationale, relative à la religion, que M. de G..... avoit signée; je n'entrepris pas de désabuser ces bonnes gens, &

je me contentai de leur aſſurer que mon ami (je me fais honneur d'être celui de M. de G. . . .), étoit auſſi incapable de trahir les intérêts de ſes commettans que de changer de religion.

Quelques officiers de ma garde voulurent bien ce jour-là faire avec moi des parties de trictrac & de dames : cela varia mes diſtractions. Au reſte, j'étois, dans toutes les ſituations, un objet continuel de curioſité ; ma porte ne déſempliſſoit pas ; & quand quelques perſonnes y reſtoient trop long-temps, on leur diſoit *paſſez*, ce qui m'aſſimiloit au rhinocéros de la foire ; & je crois pouvoir aſſurer que la fortune des valets de ville eût été faite s'ils euſſent pu prélever une petite impoſition ſur chaque curieux.

Je commençois à m'accoutumer à ce genre de vie : je ne recevois des nouvelles de perſonne ; j'aimois à me perſuader que tout alloit bien, & mes ſeules inquiétudes portoient ſur celles que je ſuppoſois que devoient avoir mes amis ſur les événemens de ma captivité. Le lendemain de ce jour, M. S...., légionnaire, parti pour Perpignan, revint, & donna des nouvelles de l'arrivée du détachement de la légion de Caſtelnaudary, du retour de celui de mon régiment qui n'avoit pas dépaſſé Narbonne, de

la brillante réception qui leur avoit été faite, & de l'élargiſſement triomphal du maire, à la nouvelle du retour des cravates : cela tranquilliſa tout le monde, & je vis autour de moi bien des viſages rians. Parmi les gentilshommes de la ville qui avoient bien voulu me témoigner de l'intérêt, un jeune officier, plus aſſidu que les autres, avoit reçu des avertiſſemens anonymes qui ne l'avoient point arrêté, mais qui m'avoient mis dans le cas de le prier moi-même de me voir moins fréquemment. Quelques particuliers avoient reçu des lettres de mes parens qui habitent Toulouſe, & ils vinrent me faire des offres de ſervice, dont je ne profitai que pour l'envoi de ma voiture dans cette ville, & ſon remplacement ; elle avoit un peu ſouffert des empreſſemens du peuple de Caſtelnaudary, & avoit beſoin de réparations. J'appris ce même jour que le régiment de Touraine avoit, de ſa toute-puiſſance, donné un habit & une épaulette d'officier au commandant du détachement qui lui avoit rapporté ſes cravates, qu'ils donnoient fête ſur fête, & faiſoient faire un drapeau pour en gratifier la légion du Lauragais, illuſtrée par la conquête des ſiens ; je ris de ces ſottiſes, & me couchai dans l'eſpoir de bientôt voir arriver le jour de ma

délivrance. J'avoue que je comptai les heures dès que je crus qu'il y avoit poffibilité pour le retour du courier ; mais le bruit couroit qu'il s'étoit arrêté en route malade : je n'avois pas de peine à le croire ; c'étoit un quatrieme poftillon de la pofte, qui n'avoit jamais fait d'apprentiffage de ce métier fatigant. Enfin le mardi on m'annonça un courier ; c'étoit celui de Perpignan ; il n'avoit qu'un bout de lettre de ma fœur, par lequel elle me mandoit qu'elle partoit pour m'apporter des ordres relatifs à ma liberté & à ma fûreté. Le courier, qui défiroit avoir quelques louis de moi, m'affura qu'il avoit rendu ma caufe bonne, qu'on l'avoit interrogé, & eut la fottife de livrer à mon domeftique un narré figné de lui de ce qu'il avoit dit & fait à Paris ; narré que j'ai fu depuis être de toute fauffeté, en apprenant que ce gueux-là avoit femé des horreurs de moi fur la route, & avoit, dans la capitale, donné le canevas des pamphlets horribles qui y avoient circulé fur mon compte. J'en fus la dupe ; lui donnai quelques louis, & attendis avec impatience l'arrivée de ma fœur ou de mon courier. A une heure & demie arriva un courier envoyé par mon frere & M. de Cazalès ; il m'apportoit le décret de l'affemblée & la

proclamation du roi. La municipalité ouvrit ſes paquets, vint me déclarer que j'étois libre, me rappela qu'elle avoit toujours reſpecté mon inviolabilité ; mais qu'elle avoit été contrainte par les circonſtances. La compagnie qui étoit de garde chez moi vint me faire une viſite de corps, qui fut ſuivie de celle des officiers de la garde nationale & des principaux habitans de la ville. Je fis préparer ma voiture ; je ſavois que le détachement qui revenoit de Perpignan arrivoit ce ſoir même. Je craignois, & on verra bientôt que mes craintes n'étoient pas ſans fondement, que ces légionnaires, reconnoiſſans des honnêtetés qu'ils avoient reçues, encore ivres de plaiſirs & de ſermens, ne me retinſſent malgré les décrets, & ne rappelaſſent leur grande maxime de la prépondérance de la force ſur l'autorité. Je pris congé de tout le monde, reçus vingt paquets de ſollicitations, & montai en voiture avec le jeune officier dont j'ai parlé, au milieu des bénédictions du même peuple qui avoit demandé ma tête dix jours auparavant. C'eſt alors que, comme j'en ai rendu compte à l'aſſemblée nationale, les payſans qui interprétoient le décret comme ils avoient interprété les prétendus griefs de mon régiment contre moi,

disoient : *Nous sommes bien aises qu'il ait sa grace, il a l'air d'un bon homme !* La premiere partie de mon voyage doit me laisser sur la route de Toulouse ; la seconde sera plus rapide & plus courte ; le lecteur me saura sans doute gré de l'avertissement.

SECONDE PARTIE,

Contenant son voyage de Castelnaudary à Paris par Toulouse, Montauban, Souillac, Limoges, Argenton, *Châteauroux & Étampes.*

On ne connoît jamais le prix de la santé qu'au moment où on est malade. Depuis un an j'étois dégoûté de la liberté, elle avoit pris de si vilaines formes dans ma malheureuse patrie, que j'étois convaincu qu'assurément la chose ne valoit pas le mot; mon séjour à Castelnaudary m'avoit cependant un peu converti, au moins sur le chapitre de la liberté individuelle, qui d'ailleurs m'est spécialement recommandée dans mes cahiers, auxquels j'ai resté fidele, & l'air pur de la belle campagne du Languedoc me parut infiniment préférable à celui que j'avois respiré dans la maison commune de Castelnaudary.

J'avois deux compagnons de voyage, le jeune officier dont j'ai parlé, qui voulut bien m'accompagner jusqu'à Toulouse, & le courier fatigué qui m'avoit porté l'ordre de ma délivrance.

Dans toutes les postes j'étois un objet de

curiosité, mais on me témoignoit plutôt de l'intérêt que de la malveillance.

A Baziege je trouvai un ancien maître Tailleur de mon régiment, homme honnête, qui me présenta sa famille.

J'arrivai à Toulouse à dix heures du soir, me séparai de mon compagnon de voyage, à qui je recommandai de voir & remercier mes amis & parens toulousains, & je continuai ma route, regrettant de ne pouvoir emmener avec moi le malheureux Lautrec, que je laissois dans les fers.

J'arrivai à la pointe du jour à Montauban. Tout y étoit calme. Je me rappelai ce qui s'étoit passé nagueres dans cette malheureuse ville, la fanfaronnade bordelaise, la mission pacifique de M. Dumas, les décrets de l'assemblée nationale relatifs à cette affaire; je gémis sur l'aveuglement d'un malheureux peuple qu'on fait servir d'instrument aux intrigues qu'il ignore, & j'étois déjà loin de Montauban lorsque je sortis de ma rêverie.

En passant à Caussade, je donnai un coup-d'œil, qui n'étoit assurément pas celui de l'envie, à une maison qu'avoit habitée Cazalès, mon collegue, dans une situation à peu près pareille à la mienne; je ne me doutois pas que dans ce moment-là même

il réfutoit avec autant de force que d'éloquence, à Paris, les atrocités qu'on répandoit fur mon compte.

J'admirois la récolte prochaine, & cheminois d'autant, lorfque je rencontrai deux dames parifiennes de ma connoiffance allant à Barége ; elles me reconnurent & m'arrêterent. Il fallut leur raconter mon hiftoire, entendre les témoignages de leur intérêt, & les juremens des poftillons qui n'aiment pas à être retardés : on m'affura que j'étois bien recommandé fur la route, qu'on m'y avoit annoncé chargé de chaînes, comme le baron de Trenck, & qu'on fe promettoit un grand plaifir à contempler un ariftocrate enchaîné. J'affurai ces dames que j'allois confirmer la nouvelle, m'annoncer moi-même pour le lendemain, & entretenir la curiofité, en la détournant de moi. Ce projet m'a affez bien réuffi. Nous nous féparâmes, & j'arrivai à Cahors. Je rencontrai dans les avenues un officier du régiment de Champagne, que je connoiffois ; il me confeilla de paffer le plus vîte que je pourrois, & de ne pas me faire connoître ; c'étoit mon intention. Je n'ai jamais renié mon nom, mais je me fuis rarement fait annoncer, & ce n'étoit pas le cas. Malheureufement ma forme & ma figure ne

ſont pas aiſées à maſquer ; la providence ne m'avoit ſans doute pas deſtiné à jouer un rôle dans une révolution.

Point d'événemens juſqu'à mon arrivée à Souilhac : je deſcendis la montagne à pied, & paſſai la Dordogne de nuit. J'avois fait commander à ſouper, & je me mis à table. En arrivant, mon auberge fut bientôt entourée ; j'étois connu, & MM. les députés extraordinaires de Perpignan, parmi leſquels un médecin révolutionnaire, nommé Sciau, tient le premier rang, avoient dîné dans cette même auberge, du balcon de laquelle ils avoient, dit-on, harangué le peuple. Les gens honnêtes de la ville vinrent me voir ; un commiſſaire de la marine m'apporta du vin ; pluſieurs gardes du roi, dont un victime d'une efferveſcence qui avoit eu lieu dans le pays peu de temps auparavant, un de mes anciens camarades retiré, & pluſieurs curieux aſſiſterent à mon ſouper, qui ne fut pas long. Tout le monde me fit honnêteté ; je fus obligé de raconter tout ce qui m'étoit arrivé. Le peuple me vit monter en voiture avec aſſez de tranquillité ; il étoit nuit. J'arrivai à Brives à la pointe du jour, je ne ſus que depuis que cette bonne ville avoit brigué l'honneur de me pendre, & qu'on y faiſoit journel-

lement, en m'attendant, des motions tendantes à l'accompliſſement de ce vœu patriotique; heureuſement pour moi le civiſme sommeilloit, & je paſſai ſans être reconnu. Ne connoiſſant pas les diſpoſitions de mes chers commettans à mon égard, je réſolus de fermer les jalouſies de ma voiture, & de traverſer rapidement la province, qui m'a fait aſſurément beaucoup d'honneur en me députant aux états généraux, mais qui eût pu beaucoup mieux choiſir pour mon repos.

Ma conſcience ne me reprochoit aſſurément rien; mais dans ces temps de trouble ce n'eſt pas un point de tranquillité: je traverſai donc tout le Limouſin fort *incognito*. Je déſirois n'être pas retardé dans ma route, ce qui n'eût pas manqué de m'arriver, ſi j'euſſe été reconnu.

Je mangeai un morceau à dix heures du ſoir à Chanteloube, où j'appris que le bruit s'étant répandu que les prêtres & les nobles vouloient mettre le feu aux moiſſons, on faiſoit garder les blés chaque nuit avec la plus grande exactitude. Je voulus raiſonner cette terreur avec les payſans qui m'en parlerent: j'eus beau vouloir leur démontrer qu'on ne ſe ruinoit pas pour nuire aux autres; ils

continuerent à craindre, & moi à gémir ſur leur aveuglement.

J'arrivai à Argenton vers dix heures du matin : là je fus reconnu, ſuivi, environné près de la poſte, un peu hué ; mais l'empreſſement populaire ſe borna en plaiſanteries. Je hâtai le poſtillon, qui me débarraſſa bientôt des clameurs.

En paſſant l'après-dîner à Vierſon, je rencontrai pluſieurs équipages voyageant de compagnie ; je n'avois pas trouvé dans ma route trois voitures en poſte : je m'informai du nom des voyageurs, & j'appris que c'étoit l'oncle de mon roi, le prince Xavier, qui alloit aux eaux de Barége ; la vue de l'un des parens de mon maître donna quelque reſſort à mon ariſtocratie, je le ſuivis des yeux le plus loin que je pus, & mes vœux l'accompagnerent.

Je mangeai un morceau dans une mauvaiſe auberge de village, où le maître de poſte me raconta ma propre hiſtoire, & me dit que j'étois attendu avec impatience ; je l'aſſurai que je ne pouvois pas tarder à paſſer, & pourſuivis ma route juſqu'à Orléans, où j'arrivai à la pointe du jour.

Le patriotiſme connu de la capitale de l'Orléanois

léanois me faifoit un devoir de me fouftraire aux empreffemens de fes habitans. Tout fommeilloit encore, & on ne fit aucune attention à moi, quoique je fuffe obligé de paffer devant la tente nationale qui fert de corps-de-garde au milieu de la place, & qui donne une tournure extrêmement militaire à la légion orléanoife.

Je hâtois les poftillons, & défirois arriver promptement à Etampes, où j'avois fait le projet de dîner; j'étois bien loin de m'attendre à la réception qui m'y attendoit, mes défirs euffent été moins vifs : on verra bientôt que l'objet n'étoit pas digne de mon empreffement.

J'arrivai à Etampes vers midi; le fergent d'un corps-de-garde national s'approcha de moi, après avoir fait arrêter ma voiture, & me demanda fi j'étois le vicomte de Mirabeau ? Je n'ai jamais fu renier un nom qui m'a été tranfmis par des gentilshommes gens d'honneur, qui, j'efpere, ne me défavoueroient pas. Sur mon affirmative, une garde de quinze hommes m'environna. Je demandai au fergent en vertu de quoi on me rendoit des honneurs fi prononcés ? Il me répondit qu'il avoit ordre de veiller à ma sûreté. Je lui fis remarquer que le moyen le plus fûr de remplir le but qu'il fe propo-

ſoit étoit de ne faire aucune attention à moi, & de me laiſſer continuer ma route comme je l'avois commencée, méthode qu'une expérience de deux cents lieues avoit démontrée bonne. Le ſergent me parla de ſon devoir, du décret de l'auguſte aſſemblée, de la proclamation du roi ; de la lettre de M. de St. Prieſt, de l'ordre de la municipalité, de celui du commandant de la garde nationale. Je me proſternai devant cette innombrable ſérie de puiſſances, me réſignai, & dis au ſergent : votre volonté ſoit faite ; veuillez ſeulement vous rappeler de ce que je vous ai dit, le fait va vous en prouver la vérité.

Je marchois au pas d'ambaſſadeur dans la plus longue ville du royaume, dont la population étoit doublée ce jour-là par un marché extraordinaire.

Ce que j'avois prévu & annoncé arriva ; on s'attroupa ; la curioſité forma des groupes, & attacha à ma ſuite une grande quantité de peuple qui ſe groſſiſſoit à chaque moment. Quelques honnêtes démagogues cherchoient à animer contre moi des gens qui ne me connoiſſoient pas, & ne pouvoient me juger que ſur ce qu'on leur diſoit de moi. J'entendis aſſurément de beaux vers à ma louange, & les cris d'ariſtocrate & de lanterne vinrent encore

frapper mes oreilles, dès long-temps familiarisées à ces douceurs populaires. Je me contentai de mettre la tête à ma portiere, & de leur dire: *Donnez-moi du neuf; il y a huit mois que je suis étourdi de ces cris, dont la monotonie me fatigue.* Je fis rire quelques-uns de mes voisins, ce qui est un grand avantage; car dès long-temps je suis convaincu que faire rire son adversaire les armes à la main, c'est le tuer; mais il m'eût fallu la voix de Stentor pour me faire entendre de la foule dont j'étois environné. Quatre mille ames s'étoient rassemblées autour de moi. Un officier municipal, que je reconnus à son écharpe, arriva en courant. Il me dit qu'il alloit faire de son mieux pour me procurer sûreté; que tel avoit été le but de la municipalité d'Etampes. Je lui répétai ce que j'avois dit au sergent; il me représenta que ce n'étoit pas le cas de penser au mal qui étoit fait, qu'il falloit le réparer. Il monta dans ma voiture, donna ordre au postillon de partir avec la plus grande précipitation, au hasard de tout ce qui pouvoit en arriver, au milieu d'une foule innombrable. Le postillon obéit; nous n'écrasâmes heureusement personne. Je fus assailli de huées, & l'officier municipal, à la présence d'esprit duquel je devois ma sûreté, ne m'abandonna qu'à deux

cents pas de la ville. Je le remerciai, & continuai ma route avec précaution, parce que mon libérateur municipal m'avoit annoncé que les mêmes honneurs m'attendoient à Arpajon, au Bourg-la-Reine, &c.

J'arrivai sans malencontre à la croix de Bernis, où, mourant de faim, je m'arrêtai pour manger un morceau. J'avois commandé & payé mon dîner à Etampes; mais on ne m'avoit pas laissé le temps de m'en occuper. Ce fut à la croix de Bernis que j'appris que je n'étois plus que Boniface Mirabeau, & que la petite piece du 4 avril avoit été jouée le 19 juin. Je trouvai qu'un roturier avoit aussi bon appétit qu'un gentilhomme. J'arrivai à Paris sans accident, & j'y suis en attendant que mon affaire soit jugée, que l'assemblée soit calme & sage, que le roi & son peuple soient heureux, & que tout le monde soit d'accord; j'y serai long-temps, selon les apparences.